

Il se demandait parfois s'il n'était qu'un patriote de clavier... Par Daniel Pollett

written by Christine Tasin | 28 mai 2015



SURPRISES EN CÉVENNES

Il marchait tranquillement, s'éloignant des chemins fréquentés et des maisons habitées. L'air matinal était froid et la gelée blanche, « la barbaste » comme on disait ici, étincelait sous le soleil encore timide. Depuis au moins une heure déjà il ne savait plus où il était, se laissant guider par l'appel de la

nature et du silence. Il longeait des bancèls, ces murs de soutènement des terrains agricoles en espaliers que les anciens Cévenols avaient bâti avec obstination.

Soudain, à l'endroit d'une roche massive interrompant l'une de ces constructions, une chaleur aussi forte qu'inattendue se projeta à sa rencontre, lui insufflant instantanément sa violence et une angoisse à la fois profonde et inexplicable.

Il arrêta son pas, écarquillant les yeux pour être bien sûr de ce qu'il voyait, avant de scruter alentour pour savoir si quelqu'un venait. Mais seul un grand oiseau noir, indéfini et lointain manifesta sa présence, tout là-haut dans le ciel.

La roche présentait une fissure étroite qui était le débouché d'une galerie. C'était de là que provenait la chaleur. L'ouverture était sombre et il s'en dégageait une fumée dont l'odeur lui était inconnue. Un éboulis de débris rocheux s'éparpillait là. Il ramassa l'un des cailloux clairs et tranchants. Il était sec, provenant donc depuis peu de l'intérieur. Le silence reposant qui l'entourait depuis le début de sa promenade lui parut brusquement inquiétant. Il saisit son téléphone portable mais constata comme une évidence qu'il n'y avait pas de réseau à cet endroit. Il respira profondément, posa encore un regard sur le paysage paisible, puis il quitta la lumière froide du jour pour la pénombre de la faille à la chaleur singulière où il entra d'un pas résolu autant que prudent.

Depuis longtemps il lisait des articles, en écrivait lui-même, participait à des manifestations et à des rassemblements. Ayant la plume facile, il se demandait parfois s'il était autre qu'un patriote de clavier. D'innombrables pages de polémiques où il assumait pleinement ses idées, qui avaient tant occupé son énergie, ses jours et ses nuits revenaient brusquement à lui pour motiver, justifier, activer ce risque insensé qu'il allait prendre, que tant d'autres avant lui avaient librement accepté. Il eut encore le temps de

s'adresser au divin pour qu'il lui vînt en aide. Il n'était plus au royaume de la théorie. Sans l'avoir encore vu, il savait ce qu'il allait trouver. Son esprit était déjà plus fort de ne pas être étonné même s'il était surpris.

L'éboulis que vomissait la roche n'avait pas été charrié par les dernières intempéries, mais était dû à l'effondrement d'une partie de la galerie dans laquelle il entendait, pas loin, deux voix se répondant mutuellement. L'une, plutôt jeune, questionnait. L'autre, pleine d'assurance, commandait. La fumée aux volutes brunes et à l'odeur âcre se dissipait lentement et elle seule lui permettait de ne pas être vu ; il sentit qu'elle déposait sur ses lèvres un goût acide. Tout en s'approchant des voix, il comprit de la conversation ce dont il se doutait sans savoir pourquoi, qu'une maladresse avait provoqué une explosion. Il s'étonna cependant de ne pas l'avoir entendue mais ne s'arrêta pas à ce détail. Il se savait souvent distrait par ses pensées et déjà un peu sourd, et la faille dans la roche était étroite.

Il se baissa pour être dissimulé par l'éboulis qui traînait en longueur et en s'épaississant vers la profondeur de cette galerie si incertaine dans la roche friable des Cévennes. La situation ne laissait aucun doute, des terroristes étaient là, qui venaient s'entraîner à l'usage des armes et des explosifs. Leurs paroles en disaient long sur le sujet et précisaient même l'intention immédiate d'un attentat. Il pouvait encore sortir, s'éloigner, chercher son chemin et une zone couverte par le réseau de radiotéléphonie. Mais combien de temps cela prendrait-il ? Et saurait-il revenir à cet endroit, ou le décrire et le localiser à l'usage des gendarmes ? Disposerait-il d'un délai suffisant avant que les terroristes n'agissent ? Il ne put guère y réfléchir. L'un des deux hommes, qu'il présumât être le plus jeune, passa devant lui en toussant fortement et sortit pour chercher l'air frais au dehors. Dans sa précipitation, le terroriste laissa tomber une arme automatique dont le modèle était connu depuis que ses

semblables en avaient fait la réputation à force d'usage et de propagande.

Il s'accroupit afin de ramasser l'arme qui lui parut plutôt lourde. En un instant, matérialisées par le froid et la dureté de l'acier, toutes les peurs ancestrales et actuelles de la guerre, de la souffrance et de la mort s'abattirent sur lui. Pire encore, le spectre de la guerre civile, la pire de toutes, envahit la galerie et son esprit. Ce fantôme aussi réel et insaisissable que la fumée ne se dissipa nullement avec elle. Il respira profondément en approchant davantage son visage de l'air humide et froid qui, près du sol, persistait à repousser la fumée vers le haut et la sortie. C'est quand il releva la tête qu'il comprit bien qu'il n'avait plus le choix, plus de libre arbitre, qu'il devait obéir à son instinct de survie. Il se redressa lentement.

À quelques pas à l'intérieur de la galerie, l'homme à la voix mature le regardait avec une expression de surprise qui se mua vite en colère. Autour de lui, disposé sur des tables de bois, un matériel de guerre impressionnant par sa quantité et sa diversité donnait toute sa signification à la situation. L'homme saisit promptement une arme de petites dimensions datant de la Seconde Guerre mondiale et en son temps abondamment distribuée à la Résistance, sans toutefois quitter l'intrus de son regard sombre et menaçant. Brusquement, celui-ci devint souriant, signifiant ironiquement que l'homme ne craignait pas l'arme ramassée pourtant braquée sur lui et il ne cria même pas pour alerter son complice dont, peut-être, il n'attendait pas grand-chose dans l'immédiat.

Tout se passa très vite. Il regarda son arme automatique, en étreignit le chargeur comme pour bien le rendre utilisable. En un instant mortel son humanité, sa morale, ses croyances, ses convictions et ses certitudes se bousculèrent dans son esprit, dans son cœur, se contredisant pour le décider à tirer ou l'en empêcher. Cela dura une infime fraction de seconde qui lui parut tout un jour. Le temps s'arrêta et sa vie lui apparut à

rebours, depuis cet instant maudit jusqu'à sa naissance. Il pressa la queue de détente mais l'arme automatique ne lui rendit qu'un bruit mat, unique et sans appel. L'homme lui montra alors quelque chose de la sienne qu'il actionna sans se presser, avec une délectation visible. Puis il le visa en souriant à nouveau et appuya à son tour sur cette petite chose de métal qui avait tant de fois rayé un être humain de la liste des vivants.

Il avait eu le temps de comprendre que c'était le déverrouillage de la sécurité de l'arme que l'homme avait actionné en lui faisant la leçon. Ses doigts avaient aussitôt cherché ce dispositif sur son arme automatique, mais ils ne savaient pas où le trouver. Alors il s'était élancé de toute ses forces, de toute son âme sur cet agresseur qui le visait, qui tirait à présent, en se convaincant que l'autre allait le rater et qu'il le vaincrait dans un corps à corps où la légitimité de son action l'emporterait assurément. Il savait qu'il n'avait que peu de chances, mais il voulait à tout prix essayer avec la rage de vaincre, et ne serait-ce que pour quitter ce monde sans se reprocher ses derniers instants. Pour l'honneur.

Les gendarmes vinrent en grand nombre. L'endroit n'avait pas été facile à trouver.

Le paysage cévenol était semblable de loin en loin. Les bancèls soutenant encore des terrains abandonnés depuis longtemps et les éboulis provoqués par les pluies étaient nombreux et dispersés. Ils avaient dû utiliser un hélicoptère et des chiens policiers. Le compte des morts fut rapidement fait. Ils étaient trois. Un gendarme se pencha sur le premier qui fut trouvé, celui qui était au dehors. Une glissade dont la terre humide portait les traces l'avait précipité sur le terrain en espalier situé en contrebas du sentier où débouchait la galerie. Dans celle-ci, on pouvait encore sentir l'odeur de la fumée qui l'avait peut-être aveuglé. Un collègue buta contre une main dépassant de dessous l'éboulis, tenant

encore la goupille d'une grenade. C'est là que fut trouvé le corps de l'artificier amateur. Le troisième gisait au fond de la galerie, parmi le matériel de guerre.

Un expert fit ce verdict banal : quand la balle n'est pas éjectée par le canon, la culasse recule pour libérer l'énergie de la cartouche ; c'est alors le tireur qui est atteint, et pas de la plus belle façon ; cela arrive fréquemment avec des armes anciennes. L'expert haussa les épaules en s'éloignant. Dehors, il retrouva celui qui les avait amenés jusque là. Il était ému, mais son regard témoignait d'une sérénité qui était l'expression d'une révélation : il était autre qu'un patriote de clavier.

Daniel Pollett